

FROM "AURORA" TO "PANDORA": GLOBALIZATION AND THE END OF HUMANISM IN MICHEL HOUELLEBECQ'S NOVELS

Monica HĂRȘAN, Assist. Prof., PhD, "Transilvania" University of Brașov

Abstract: This paper is conceived as a radiography of a tragic feeling that haunts the whole fiction of Michel Houellebecq: the presentiment of the death of Man (of the human being, as we know it), accompanied by the end of Humanism, under the circumstances of globalization and contemporary ultra-competitive society. There are five major causes, detectable in Houellebecq's writings, that seem to have led to the de-humanization of Man: 1) the legacy of the '68 Revolution', especially the 'sexual liberation', accompanied by the lack of parental responsibility; 2) the hyper-individualism of postmodern Man, accompanied by a total lack of empathy towards his fellow-man and resulting in a tragic alienation; 3) the proliferation of corporatism, which favoured a particularly sharp competition; 4) the extreme mobility of people all around the World, which favoured the development of tourism, but also of the 'non-places'; 5) the absence of God and the loss of traditional axiological bearings, which brought about increasing violence and shocking cruelty in contemporary world. These five causes provide a possible explanation for Houellebecq's philosophical despair, which generates, at the literary level, the darkest pessimism encountered in French fiction, ever since the novels of Louis-Ferdinand Céline.

Keywords: globalization, corporatism, sexual liberation, non-places, axiological bearings, de-humanization.

Postmodernisme et globalisation

Michel Houellebecq réussit à se maintenir à l'attention des médias, de la critique littéraire, et en général des milieux culturels (français et non seulement), depuis plus d'une vingtaine d'années. Adulé ou haï, acclamé ou blâmé, apprécié ou minimisé, étiqueté soit d'écrivain commercial et opportuniste, soit de penseur extrêmement profond et de romancier génial (souvent, tout cela à la fois), Houellebecq ne saurait jamais être ignoré, ni par le public lecteur, ni par la critique littéraire, ni même par ses détracteurs ; et si nous tenons pour vrai le propos d'André Gide : « *J'appelle un livre manqué celui qui laisse intact le lecteur* », aucun texte houellebecquien ne pourrait être rangé dans la catégorie « livres ratés ». Romancier, poète, essayiste, parfois réalisateur/coréalisateur, Houellebecq est devenu, depuis la fin des années 1990, l'un des auteurs français contemporains les plus traduits dans le monde, un produit d'exportation rentable (« Nous aussi, nous sommes des produits... (...) des produits culturels. Nous aussi, nous serons frappés d'obsolescence »¹, sentencie le personnage Houellebecq, dans *La Carte et le territoire*). Sa création a été couronnée et confirmée par plusieurs prix de prestige : prix Tristan Tzara, pour *La Poursuite du bonheur* en 1991, « meilleur livre de l'année », pour *Les Particules élémentaires*, en 1998 (après avoir raté de peu le Goncourt) ; prix IMPAC pour *Atomised*, en 2002 (traduction anglaise de son roman *Les Particules élémentaires*), enfin, prix Goncourt en 2010, pour *La Carte et le territoire*. Cependant, l'homme lui-même paraît assez peu ému par son propre succès, il n'y a rien de jubilatoire dans son attitude ; malgré son ironie parfois souriante, son regard intense trahit une tristesse résignée, qui suggère la proximité de la dépression nerveuse et la lassitude de vivre d'un pessimiste véritable, d'un pessimiste authentique. Ce pessimisme – apparemment le plus

¹ HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, Paris, Éditions J'ai lu, 2012, p.167.

noir depuis Céline – hante comme un spectre toutes les fictions de Houellebecq. Un sentiment indistinct de vide, de vertige, de malaise (sans objet précis) se fait place dans l'esprit du lecteur. Le prototype de l'homme contemporain, dépeint par Houellebecq, est celui de l'individu appartenant à « l'ère du soupçon »² : sans illusions sur le tout-pouvoir de la raison et du savoir humains, déçu par toutes les théories socio-économiques, méfiant envers tout système politico-social, réservé vis-à-vis tout échafaudage philosophique et même incrédule concernant le pouvoir cathartique de l'art. Décidément, l'homme postmoderne se trouve dans une impasse, dans une dégringolade axiologique. Et comme si tout cela ne suffisait pas, à l'aube du XXI^e siècle, la globalisation, avec ses avantages et désavantages inhérents, vient s'ajouter à ce tableau déjà assez embrouillé du monde contemporain. Le chemin parcouru par la société humaine depuis les années 1960-1970 (l'âge de l'optimisme et des idéaux soixante-huitards) et jusqu'aux temps présents (ceux de la globalisation et de la perte de tous les idéaux), est artistiquement reconstitué dans les fictions houellebecquiennes. C'est, d'ailleurs, ce qui explique notre titre, « d'*Aurore*³ à *Pandore*⁴ », symbolisant l'évolution de l'état d'esprit de l'humanité, depuis l'Aurore de la modernité jusqu'aux temps postmodernes, ceux de tous les malheurs de la boîte de Pandore. (Par pure coïncidence, *Aurore* est aussi le nom d'un puissant groupe hôtelier transnational, dans le roman *Plateforme*). Analysant les romans de Houellebecq, nous avons repéré cinq épiphénomènes de la globalisation qui pourraient constituer autant de causes possibles ayant conduit à la crise de l'humanisme : 1) les effets tardifs de la « libération sexuelle » et la dissolution des relations familiales ; 2) l'hyper-individualisme de l'homme postmoderne et son indifférence par rapport à autrui ; 3) la prolifération du corporatisme et la concurrence sauvage ; 4) l'extrême mobilité des gens autour du monde, ayant favorisé le tourisme, mais aussi la préférence pour les *non-lieux* 5) la perte des repères axiologiques traditionnels et la vacuité de l'existence.

La « libération sexuelle » : l'envers et l'endroit

L'héritage des mouvements de 1968, autant en Europe qu'en Amérique, comporte un nombre important de conquêtes capitales en ce qui concerne les *droits de l'homme* ; leur importance ne saurait jamais être minimisée ou niée par personne. Mais, comme c'est le cas pour tout phénomène, il y a toujours l'envers et l'endroit de la monnaie. La « libération sexuelle » surtout, semble avoir été une bombe à retardement. La flexibilisation des mœurs avait été positive – au début ; les femmes, longtemps enfermées dans une sorte de canon sexuel très strict et astreintes au foyer conjugal et à la maternité, avaient, sans doute, leurs frustrations vis-à-vis des hommes, dont le statut avait toujours été privilégié. La libération du « deuxième sexe », comme l'appela Simone de Beauvoir dans son essai homonyme, fait découvrir aux femmes le droit au plaisir, au même titre que l'homme. Elles gagnent aussi des droits confirmés par la loi : l'égalité au sein du couple, le droit à la contraception et le droit à

² Ce syntagme est emprunté au titre d'un essai de Nathalie Sarraute, publié en 1956.

³ *Aurore* (dans la mythologie romaine) est la déesse responsable de l'aube, soeur de Sol (le soleil) et Luna (la lune); elle a plusieurs idylles avec des hommes, des titans ou des dieux, étant aussi associée à l'amour et à la fertilité.

⁴ *Pandore* (dans mythologie grecque) créature superbe, conçue par Zeus afin de se venger de Prométhée; donnée en mariage à Epiméthée, frère de Prométhée, elle amena sur la Terre une boîte (cadeau de Zeus), qu'elle ouvrit ensuite, laissant échapper dans le monde tous les maux (la vieillesse, la maladie, la guerre, la famine, la misère, la folie, le vice, la tromperie, la passion, l'orgueil) et une seule chose positive (l'espérance).

l'avortement. La morale traditionnelle se relâche et les mœurs s'assouplissent. Et pourtant, à la longue, ce laxisme a conduit à des exagérations ultérieures, dont le principal effet a été la déresponsabilisation des parents et l'effondrement du foyer familial. Trop souvent, les parents délaissent leurs enfants aux soins des grands parents (c'est aussi le cas de Houellebecq, qui à la naissance sa sœur cadette, fut transféré à la charge de sa grand-mère) ; le drame des enfants délaissés par des parents irresponsables est un motif/leitmotiv des romans houellebecquiens. Les deux demi-frères Michel et Bruno, dans *Les Particules élémentaires*, sont abandonnés bientôt après leur naissance par une mère *hippie* et nymphomane, dont l'âge mental s'arrête définitivement à l'adolescence ; elle n'a la moindre idée de ce que la maternité veut dire, elle joue la femme libérée, fait l'amour à tout va et s'établit en Californie où elle s'aligne sous le slogan « Make love, not war » (dont elle n'est intéressée que par la première partie). Les orgies se multiplient chez la mère, alors que les deux garçons, chacun de son côté, souffrent et se sentent rejetés. Ils seront élevés par leurs grand-mères respectives, mais les conséquences de l'absence parentale et de la violence du milieu scolaire sont dramatiques. Michel, le plus cérébral des deux, restera froid et distant vis-à-vis des femmes, évitant tout lien affectif (excepté l'amour pour sa grand-mère) ; le sexe non plus, ne lui dira pas grand-chose ; finalement, dégoûté par la race humaine, il mettra en place une stratégie génétique qui conduira à la disparition de cette espèce gênante. À l'autre extrême, Bruno devient un obsédé sexuel, qui s'habille cuir, fréquente les sex-shops et les bordels, use et abuse du « minitel rose » et des films porno sur internet ; malgré ses nombreuses tentatives, il n'arrivera jamais, en fait, ni à donner ni à obtenir la satisfaction érotique ; plus encore, il sera incapable lui-même d'offrir un minimum d'affection à son propre fils. « Maintenant, c'était fini. (...) Et, Bruno le savait, les choses allaient encore s'aggraver : de l'indifférence réciproque, ils allaient progressivement passer à la haine. Dans deux ans tout au plus, son fils essaierait de sortir avec des filles de son âge ; ces filles de quinze ans, Bruno les désirerait lui aussi. Ils approchaient de l'état de rivalité, état naturel des hommes. Ils étaient comme des animaux se battant dans la même cage, qui était le temps »⁵. Dans *La Carte et le territoire*, les relations familiales sont, en général, froides, quand elles ne sont pas carrément absentes. Jed et son père sont à-peu-près des inconnus l'un pour l'autre ; depuis des années, ils ne se rencontrent qu'une fois par an, le soir du Noël, pour dîner ensemble dans un restaurant *traditionnel*, en mangeant toujours les mêmes plats *traditionnels* et en buvant toujours les mêmes boissons *traditionnelles*. Ils parlent vraiment peu, accomplissant ce rituel annuel en silence : en réalité, Jed aurait, de temps en temps, des petits événements à raconter, mais la conversation lui semble inutile : « (...) à quoi bon de dire tout ça à son père, il n'y pouvait rien, personne n'y pouvait rien d'ailleurs, les gens ne pouvaient, devant une telle confiance, que légèrement s'attrister ; c'est bien peu de chose, quand même, les relations humaines »⁶. Jusqu'au moment où le père, malade de cancer, se rend compte de l'imminence de sa mort, aucune communication réelle ne s'établit entre eux. La dissolution des relations familiales s'encadre dans un autre phénomène, plus large, plus général : l'indifférence envers autrui, qui est le résultat de l'hyper-individualisme de l'époque contemporaine. Houellebecq le note, dans *l'Extension du domaine de la lutte* : « (...) cette libération sexuelle a parfois été présentée sous la forme d'un

⁵ HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p.109.

⁶ HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, Paris, Éditions J'ai lu, 2012, p. 22.

rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. »⁷

L'hyper-individualisme et l'indifférence envers autrui

Selon le sociologue et historien des mentalités américain Isaiah Berlin, le progrès scientifique et technique, au lieu d'être un moteur de la civilisation, semble devenir aujourd'hui une entrave dans l'évolution de l'homme, dans le sens qu'il fragilise toute forme d'identité communautaire et accentue l'individualisme⁸. Cet individualisme, qui était nécessaire et bénéfique au début, afin de contrecarrer la situation de l'« homme-rouage de la mécanique sociale », est aujourd'hui poussé jusqu'à sa dernière limite, et semble marquer la fin de l'humanisme (dans le sens large, anhistorique, du mot). In extremis, cette évolution – ou plutôt involution – du genre humain a atténué, parfois jusqu'à l'anéantissement, le *sentiment d'empathie*, rendant l'homme indifférent au monde qui l'entoure et insensible aux malheurs d'autrui, son prochain. L'homme postmoderne, paraît-il, n'a plus de « prochains », il n'a que des... « lointains », comme la majorité des personnages houellebecquiens. La solidarité humaine, que les penseurs existentialistes (Sartre, Camus) ont trouvée comme unique solution à l'absurde existentiel, n'a pas de sens en dehors d'un sentiment d'appartenance à une communauté, à une identité collective. Au temps de l'existentialisme, malgré le constat (assez désespérant) de l'absurdité du monde, on gardait encore un certain optimisme concernant les relations interhumaines : « Pessimiste quant à la destinée humaine, je suis optimiste quant à l'homme »⁹ affirmait Camus. Malheureusement, l'époque contemporaine est celle de l'indifférence et de la non-solidarité : « C'est vrai – avoue le personnage Michel Houellebecq dans *La Carte et le territoire* – je n'éprouve qu'un faible sentiment de solidarité à l'égard de l'espèce humaine »¹⁰. Cette indifférence quasi-totale envers son semblable et envers la société a finalement pour résultat *l'aliénation* de l'être humain par rapport à toutes les formes associatives qui fonctionnent au niveau micro- ou macro-social (couple, famille, groupe social, communauté locale, nation, humanité). Et l'aliénation va de pair avec la solitude, qui accablera tôt ou tard l'individu – surtout lorsqu'il devient vieux, malade et impuissant. Désespéré, il ressent alors un désir de mort, un « vouloir-mourir », qui – chez certains personnages – se résout par une forme ou une autre de suicide. Dans *La Carte et le territoire*, il y a d'abord le suicide de la mère de Jed Martin : lassée de vivre, à un âge encore jeune, sans aucune raison apparente, elle s'est décidée de mettre fin à sa vie, avec la joie d'une personne qui s'apprête à partir en vacances, selon le témoignage d'une voisine, qui l'avait rencontrée quelques heures avant sa mort. Parlant pour la première fois, à Jed, de la motivation du suicide de sa mère, le père conquit : « Elle était si raffinée, si élégante... La déchéance physique, elle n'aurait pas supporté. »¹¹ Dans la même catégorie, celle des morts volontaires, se range aussi l'euthanasie que le père de Jed se procure en Suisse, contre la somme de cinq mille euros, et qui semble un dernier luxe qu'il puisse

⁷ HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éditions J'ai lu, coll. « Nouvelle génération », 2005, p.116.

⁸ BERLIN, Isaiah, *Le Sens des réalités*, (trad. française par G. Delannoy et A. Butin), Paris, Éditions des Syrtes, 2003.

⁹ CAMUS Albert, *Actuelles. Chroniques (1944-1948)*, Paris, Gallimard, 1950, p.164

¹⁰ HOUELLEBECQ Michel, *La Carte et le territoire*, Paris, Éditions J'ai lu, 2012, p.171.

¹¹ *Ibidem*, p. 207.

s'offrir ; avec le cynisme qui le caractérise, Houellebecq remarque, à travers Jed, que le bordel avoisiné au centre d'euthanasie, ne doit encaisser que des sommes dérisoires, par rapport à cette organisation, pompeusement appelée *Dignitas*, qui s'enrichit sur le compte des vieillards désespérés. « La valeur marchande de la souffrance et de la mort était devenue supérieure à celle du plaisir et du sexe – se dit Jed »¹². Cependant, la mort par euthanasie avait été considérée par son vieux père comme une alternative nettement préférable à la déchéance progressive et à la souffrance *ante finem*. À ces deux cas évidents, on peut ajouter également la langueur prolongée et le souhait de mort (inavoué) de la grand-mère de Jed, qui, paraît-il, ne s'est jamais remise de la mort de son mari, qu'elle avait passionnément aimé ; elle était peut-être le dernier exemplaire d'une espèce en voie de disparition, (ce que les Romains appelaient *univira*, « la femme d'un seul homme ») ; après avoir perdu son conjoint, elle ne trouve plus aucune raison de vivre. Par le biais de Jed, Houellebecq laisse apercevoir un respect presque pieux vis-à-vis de ce dévouement incompréhensible et désuet. Une autre espèce menacée, à l'extinction de laquelle on assiste avec regret et nostalgie, c'est la grand-mère de Michel Djerzinski, dans *Les Particules élémentaires* ; après sa mort, Michel a la certitude d'un final, de l'effondrement de tout un monde : celui protégé et agréable du foyer familial. Dans les deux cas, le fait romanesque se lie à une référence autobiographique : la grand-mère de Houellebecq avait joué un rôle fondamental dans sa vie : elle semble avoir été la seule figure lumineuse de son enfance et sa disparition a dû, sans doute, l'affecter profondément. Dans les fictions romanesques houellebecquiennes, il y a parfois des morts *symboliques*, on dirait des morts symptomatiques, qui sont toujours porteuses de message : elles fonctionnent comme des clignotants qui présagent, calmement et silencieusement, le final de l'Homme et de l'humain. Le roman *Les Particules élémentaires* s'achève sur une image qui aurait dû, dans des circonstances normales, paraître apocalyptique : l'extinction de l'espèce humaine ; le fait est rendu possible grâce à l'ingénieuse farce scientifique du savant généticien Michel Djerzinski, inventeur d'une nouvelle race d'hommes, capable de faire l'amour, mais incapable de se reproduire ; curieusement, chez Houellebecq, ce final n'a rien de tragique : au contraire, l'éradication de l'espèce humaine de l'univers terrestre a l'air d'une opération de nettoyage, d'un assainissement purificateur et nécessaire, plutôt que celui d'une catastrophe effrayante. Dans *La Carte et le territoire*, l'auteur imagine la mort du personnage de « Michel Houellebecq, écrivain », survenue par un meurtre atroce, d'un rare sadisme, qui réussit à choquer non seulement les voisins de la petite communauté rurale de Montargis, mais aussi les gens de la police criminelle, habitués à toutes les horreurs possibles. Outre le fait que Houellebecq se plaît à dépeindre, dans les moindres détails, tous les aspects dégoûtants et sinistres de ce crime, il nous décrit aussi, en toute sérénité, sa sépulture, qui a lieu conformément aux derniers vœux du défunt. Ce dernier avait pressenti sa mort depuis quelque temps, probablement dès le moment où, arrivé à *un certain âge*, il avait pris la décision de quitter Paris pour se retirer à la campagne ; il en avait parlé à Jed, sans aucune émotion apparente, attendant sa fin comme une délivrance de cette existence misérable.

¹² *Ibidem*, p. 360.

La globalisation, le corporatisme et la concurrence

En l'absence de l'humanisme, la vie en société ressemble de plus en plus au domaine de l'animalité ; elle suppose, en tout premier lieu, le principe de la *concurrence*, dont la manifestation la plus fréquente est la lutte. Les animaux mènent, dans le seul dessein de leur survie, une lutte à la vie et à la mort, pour le territoire, pour la nourriture, pour le droit à la procréation. Les humains sont amenés à en faire de même. La société postindustrielle et, surtout, la globalisation ont encouragé et accentué la concurrence, dans tous les domaines : non seulement au niveau des groupes professionnels, des sociétés et des corporations, mais aussi au niveau des pays, des groupes d'États, d'entières zones de la planète. Les multinationales et les grandes corporations (comme Michelin, dans *La carte et le territoire*, le groupe hôtelier *Aurore*, l'agence *Thaï Trip* dans *Plateforme*, l'entreprise de services en informatique, dans *L'extension du domaine de la lutte*) se partagent le marché national, zonal ou planétaire, établissant leurs classements par une lutte acharnée, acerbée. Une lutte pareille a également lieu au niveau micro, entre les individus, afin d'obtenir un emploi ou une promotion dans une telle entreprise. Une fois que l'on a conquis une bonne position, on s'y agrippe de toutes ses forces. Le héros-narrateur de *L'extension*, qui occupe un poste satisfaisant dans une compagnie bien située sur le marché, se trouve dans la situation de ne pas pouvoir démissionner, bien qu'il soit quotidiennement persécuté par son chef : « J'aurais pu rétorquer : 'Eh bien, je démissionne !' Mais je ne l'ai pas fait. (...) C'est une entreprise performante, jouissant d'une réputation enviable dans sa partie ; à tous points de vue, une bonne boîte. Je ne peux pas démissionner sur un coup de tête, on le comprend ». ¹³

Petit à petit, l'employeur (en l'occurrence, la corporation) arrive à tout contrôler dans la vie de ses employés, jusqu'aux relations intimes. Tel est le cas du couple Jed–Olga, dans *La Carte et le territoire*. Le changement d'affectation d'Olga, promue sur un poste supérieur dans la multinationale Michelin, l'oblige au sacrifice de son amour sincère pour Jed ; elle repartira temporairement en Russie et, lorsqu'elle reviendra en France quelques années plus tard, la belle liaison amoureuse se sera déjà essoufflée. Jed, non plus, d'ailleurs, ne songe à s'arrêter pour une seconde de son ascension prometteuse, pour essayer de lui proposer une solution de compromis, afin de sauver leur amour. Lui, il deviendra un artiste riche et célèbre, elle sera une réalisatrice d'émissions TV de succès ; tous les deux seront des gens réalisés, mais leur bonheur restera une victime collatérale de leur carrière. Dans *L'extension du domaine de la lutte*, le narrateur, qui a réussi sur le plan social, professionnel et matériel, s'avère complètement inapte à nouer et à maintenir une relation affective ou sexuelle avec une femme, se trouvant défavorisé par son physique, mais aussi et surtout par son psychique, bourré de complexes : « Dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent » ¹⁴ affirme-t-il. Il parle ouvertement de la concurrence, qui s'étend aussi dans le domaine des relations intimes, et dont il rend responsable le libéralisme : « Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la

¹³ HOUELLEBECQ Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éditions *J'ai lu*, 1997, p.10.

¹⁴ *Ibidem*, p. 26.

vie et à toutes les classes de la société. »¹⁵ Si, dans certains domaines, la concurrence est bénéfique pour l'essor de la société, dans les relations interpersonnelles elle est un facteur perturbateur, qui peut détruire les destinées humaines : elle peut décourager définitivement une personne timide ou complexée (le héros de *l'Extension du domaine de la lutte*), épuiser un amour sincère (relation Jed–Olga, dans *La Carte et le territoire*), ou bien rendre quelqu'un fou, par la trop grande fréquence des tentatives ratées (Bruno, dans *Les particules élémentaires*).

L'essor du tourisme et la préférence pour les non-lieux

Dans la vision du futurologue américain Alvin Toffler, la période de l'industrialisation (qu'il appelle « la Seconde Vague ») était caractérisée par « l'éthos du travail acharné »¹⁶, qui était considéré comme le moteur du progrès ; dans l'étape suivante, celle postindustrielle (appelée « la Troisième Vague »), l'homme favorise la consommation et une recherche hédoniste du loisir et du plaisir, chose qui va changer radicalement le visage de la société. Entre les plaisirs courants, l'immense majorité des gens préfèrent le voyage : qu'il s'agisse d'un « ailleurs » baudelairien ou bovaryste, le tourisme reste l'activité principale, pendant les périodes libres, dans le monde occidental : « Dès qu'ils ont quelques jours de liberté, les habitants d'Europe occidentale se précipitent à l'autre bout du monde, ils traversent la moitié du monde en avion, ils se comportent littéralement comme des évadés de prison. Je ne les en blâme pas ; je me prépare à agir de la même manière »¹⁷ – avoue Michel, le héros de *Plateforme*. Le besoin d'évasion tend, naturellement, à contrecarrer la fatigue et la lassitude des jours de travail et le désir d'aventure cherche des compensations à la monotonie de la vie. « Mes rêves sont médiocres », reconnaît Michel, « Comme tous les habitants d'Europe occidentale, je souhaite voyager. (...) On a les rêves qu'on peut ; et mon rêve à moi c'est d'enchaîner à l'infini les 'circuits passion', les 'séjours couleur' et les 'plaisirs à la carte' (...) ».¹⁸ Malgré de petites tracasseries occasionnelles, le voyage est aujourd'hui un acte facile à réaliser. L'extrême mobilité des gens sur toute la surface de notre planète est un effet positif et admirable de la globalisation, qui a amené un bon nombre d'avantages : l'essor sans précédent des communications, les transports rapides d'un bout à l'autre du monde, la facilité des opérations par l'internet, la gamme très variée des offres et des prix, tout cela a transformé le monde dans un espace commun, accessible de n'importe quel méridien ou parallèle et à la portée de tous. L'essor extraordinaire du tourisme à l'époque contemporaine est dû également à la réclame (l'âme du commerce), qui est conçue par des professionnels de façon à enchanter le public amateur de voyages : « Il faut reconnaître que le texte de présentation de la brochure était habile, propre à séduire les âmes moyennes : 'Un circuit organisé avec un zeste d'aventure, qui vous mènera des bambous de la rivière Kwaï à l'île de Koh Samui, pour terminer à Koh Phi Phi, au large de Phuket, après une magnifique traversée de l'isthme de Kra. Un voyage « cool » sous les Tropiques'. »¹⁹ Voilà l'escapade parfaite pour Michel, un Français de la classe moyenne, sans trop d'ambitions et sans souhaits particuliers, autrement

¹⁵ HOUELLEBECQ Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éditions J'ai lu, 1997, p.100.

¹⁶ TOFFLER Alvin, *The Third Wave*, New York, Bantam Books, 1975, p. 41.

¹⁷ HOUELLEBECQ Michel, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001, p. 28.

¹⁸ *Ibidem*, p. 29.

¹⁹ HOUELLEBECQ Michel, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001, p. 28.

dit, d'un consommateur. Il partira pour la Thaïlande, choisissant le paquet touristique « Tropic Thaï » (15 jour/13 nuits, 9 950 F en chambre double, supplément chambre individuelle : 1 175 F). La Thaïlande lui offre le contraste, l'intérêt du « culture clash », mais, en revanche, amplifie son sentiment qu'il y a quelque chose qui ne va pas très bien en Occident : l'activité sexuelle. Le tourisme sexuel est envisagé comme un possible remède à cette déficience. Rentré de son voyage, pendant lequel il a formé un couple heureux et sexuellement satisfait avec Valérie, Michel est convaincu que l'avenir du sexe est en Thaïlande, ou, en Orient, en tout cas – une idée si naïve, qu'elle nous fait penser au titre d'une pièce d'Eugène Ionesco : « L'avenir est dans les œufs ». Avec Valérie, il fonde le réseau des clubs de plaisir *Eldorado Aphrodite*, placé sous l'égide du puissant groupe hôtelier *Aurore* ; l'affaire progresse, mais... les Musulmanes (de nouveaux ces sacrés Musulmanes, qui avaient tué son père !) interviennent pour tout gâcher. Le tourisme sexuel, comme toute autre forme de consumérisme, n'est pas la panacée universelle, et, en tout cas, il comporte des risques. Quant au paradis érotique, il est toujours intérieur. Aux antipodes de cette expérience, *La Carte et le territoire* nous fait connaître une autre tendance particulièrement forte du tourisme contemporain : la reconstitution d'une France du terroir, forcément traditionnelle et artificiellement teintée de couleur locale et d'une atmosphère historique ; comme le guide Michelin l'indique, toutes les résidences sont équipées des dernières conquêtes du confort actuel. Le résultat est semblable aux films en noir et blanc, ultérieurement colorés grâce aux techniques modernes, digitales ; c'est pourquoi « la carte est plus intéressante que le territoire »²⁰. Théoriquement, il ne devrait y avoir aucun problème avec l'idée de ressusciter les traditions d'un pays si riche en ressources historiques, culturelles, ethnologiques, gastronomiques, œnologiques ; mais lorsqu'on combine, par exemple, l'hébergement dans un château du XVI^e siècle, avec une piscine à bulles, un terrain de tennis, une salle d'internet à connexion *Wi fi* et un ragoût obligatoirement traditionnel, cela donne un peu l'impression d'une France de devanture (comme le château où Jed et Olga passent leurs vacances). D'autrefois, des contrées entières comportent un bizarre mélange de styles architectoniques, de provenances variées, qui font penser, sans le vouloir, au mot « artificiel » – non dans le sens latin d'*arti factum* (fait avec art), mais dans celui d'*artifex* (faux, factice). C'est l'impression de Jed Martin, lorsqu'il arrive au village de Montargis : « C'était une alternance de maisons en pierre calcaire, aux toits de tuiles anciennes, qui devaient être typiques de la région, et d'autres, à colombages, blanchies à la chaux, qu'on se serait plutôt attendu à rencontrer dans la campagne normande. L'église, aux arcs-boutants recouverts de lierre, portait les traces d'une rénovation menée avec ardeur ; manifestement, ici on ne plaisantait pas avec le patrimoine. (...) Des pancartes de bois brun invitaient le visiteur à un circuit aventure aux confins de la Puisaye. La salle culturelle polyvalente proposait une exposition permanente d'artisanat local. »²¹ Qu'il s'agisse du tourisme intercontinental ou national, il y a le même problème : le commercialisme l'emporte sur le charme naturel des lieux. Que ce soit la France ou la Thaïlande, le Pérou ou la Californie, tous les sites se ressemblent par cet air invraisemblable de carte postale, auquel s'ajoute l'uniformité dans le confort et le traditionalisme obligatoire. Presque tous les sites touristiques décrits ont l'aspect de *non-*

²⁰ HOUELLEBECQ Michel, *La Carte et le territoire*, Paris, Éditions *J'ai lu*, 2012, p. 80.

²¹ HOUELLEBECQ Michel, *La Carte et le territoire*, Paris, Éditions *J'ai lu*, 2012, p. 246

*lieux*²², correspondant à la définition de l'anthropologue Marc Augé. En opposant « le lieu anthropologique » au « le non-lieu », Augé précise qu'ils se différencient, en principal, par l'existence ou l'inexistence de trois coordonnées *sine qua non* : « identitaire, relationnelle et historique »²³. Or, ces lieux de vacances et de villégiature, artificiellement adaptés aux besoins du tourisme, sont impersonnels et non-identitaires (ils se ressemblent par leur aspect d'exposition ou de musée), non-relationnels (ils ne sont pas des lieux de « l'identité partagée »²⁴, mais des lieux de passage) et *un peu trop* historiques (suite à de nombreuses restaurations et rénovations, qui faussent leur aspect naturel). Les non-lieux répondent à des stratégies managériales précises et standardisées ; ils sont expressément conçus pour la villégiature, pour le tourisme, ce qui anéantit *l'âme de l'endroit*, son aura naturelle, chargée d'une spiritualité spécifique, qui ne peut être qu'identitaire.

La perte des repères axiologiques traditionnels et la vacuité de l'existence

La perte de l'identité locale s'encadre dans un phénomène plus ample, celui de la perte des repères axiologiques. L'ère post-nietzschéenne a réussi à éliminer définitivement Dieu de l'équation universelle : elle marque la crise de la pensée métaphysique européenne et la fin de l'idée de Transcendance ; on entre de plain-pied dans l'ère de l'athéisme et, dans certains domaines (enseignement, culture, politique) la sécularisation donne des résultats bénéfiques. Mais l'absence de Dieu a laissé aussi des traces, plus profondes qu'on ne le soupçonnerait, dans la spiritualité des hommes : un sentiment de vacuité, de manque d'un sens existentiel, se fait place, peu-à-peu, dans l'âme humaine. Ce qui suit c'est la dégringolade axiologique, où l'humanité reste en panne d'idéaux. La différence spécifique de l'Homme par rapport à son *genus proximum* est la conscience : d'une part, il y a la conscience d'être au monde, dans le sens philosophique ; d'autre part, il y a la conscience morale, qui lui permet de distinguer entre le Bien et le Mal. Finalement, une question légitime apparaît : en l'absence d'une instance divine suprême qui juge les actes des mortels, pourquoi l'homme est-il doué d'une conscience morale ? À quoi cela lui sert ? La conscience n'était pas nécessaire à la survie ; au contraire, elle est plutôt une entrave, en atténuant les instincts animalesques. Les repères de la morale religieuse (qui ont jalonné jusqu'ici la conduite humaine « correcte ») s'effacent graduellement pour laisser parler la loi du plus fort (qui *est toujours la meilleure*, selon La Fontaine), autrement dit, la loi de la jungle. Du coup, l'Homme abdique de son statut privilégié de création divine, porteuse d'une miette de Dieu, et douée d'une âme immortelle. Il renonce à sa position d'apogée de la Création (ou de l'évolution), pour s'abaisser à la condition d'un animal, en rien supérieur aux autres espèces. Il vit, au niveau de ses instincts, « dans l'immédiat et pour la survie »²⁵ (dans les termes de Bergson), au lieu de vivre « dans le mystère et pour la contemplation »²⁶ (selon Lucian Blaga) ; la deuxième hypostase représente le propre de l'Homme. En l'absence d'une conscience morale, « l'humanité

²² AUGÉ Marc: *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, collection « La Librairie du XX^e siècle », 1992.

²³ *Ibidem*, p. 68-69

²⁴ *Ibidem*, p. 69

²⁵ BERGSON Henri, *L'Évolution créatrice* (1907) réédité : Paris, Presses Universitaires de France, 1959.

²⁶ BLAGA Lucian, *Geneza metaforei și sensul culturii* [La genèse de la métaphore et le sens de la culture], (1944); réédité dans : *Trilogia culturii*, [La trilogie de la culture], București, Ed. Humanitas, 2011.

d'Abel » risque de se faire écraser par « l'humanité de Caïn »²⁷ (conformément à Gabriel Liiceanu). Et nous pouvons observer que c'est à la seconde catégorie, celle de de Caïn, que se rattachent bien des personnages houellebecquiens : les horribles collègues de lycée de Bruno, impitoyables, cruels, voire sadiques (dans *Les Particules élémentaires*), le sinistre chirurgien esthétique, meurtrier de Houellebecq, mais aussi et le trafiquant d'insectes qui le tue ; l'on peut y ajouter le personnel sans scrupules de la clinique d'euthanasie *Dignitas*, qui s'enrichit en faisant le commerce de la mort (dans *La Carte et le territoire*). L'humanité de Caïn triomphe de celle d'Abel et cela marque, symboliquement, la fin de l'humanisme.

Conclusion

Sans doute, bon nombre d'admirateurs de l'œuvre houellebecquienne se reconnaissent dans l'attitude désabusée de ses héros, qui représente, en fait, l'attitude typique de l'homme postmoderne ; elle reflète, indéniablement, la certitude d'une fin : la fin des illusions de l'étape antérieure, de la modernité. En plus, la vacuité d'une vie sans repères axiologiques, combinée avec le constat de l'indifférence, du commercialisme et de la violence du monde, renforcent le sentiment de la fin de l'humanisme. L'omniprésence de la mort, visible ou pressentie, achève le tableau du pessimisme houellebecquien. Il semble que l'auteur français ait subi également une certaine influence de la philosophie heideggérienne, puisqu'il illustre parfaitement le concept de « Sein-zum-Tode » (l'Existence-vers-la-mort) du philosophe allemand ; plus encore, ce principe paraît sous-tendre l'ensemble de sa vision romanesque. Le pessimisme houellebecquien, voire son nihilisme ne sauraient être forcément considérés comme une attitude négative, stérile, destructrice, car, selon Pablo Picasso, « tout acte de création est d'abord un acte de destruction ».

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de l'auteur

HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éd. J'ai lu, 1997.

HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998

HOUELLEBECQ, Michel, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001.

HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005.

HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, Paris, Éd. J'ai lu, 2012.

Ouvrages théoriques ou critiques, articles

ARABAL, Fernando, *¡Houellebecq!*, Paris, Le Cherche midi, 2005.

AUGÉ, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, collection « La Librairie du XX^e siècle », 1992.

BARDOLLE, Olivier, *La littérature à vif (La cas Houellebecq)*, Paris, L'esprit des péninsules, 2004.

²⁷ LIICEANU Gabriel, *Despre ură*, [Sur la haine], București, Ed. Humanitas, 2007.

- BERLIN, Isaiah, *Le Sens des réalités*, (trad. française par G. Delannoy et A. Butin), Paris, Éditions des Syrtes, 2003.
- CLÉMENT, Murielle Lucie, *Michel Houellebecq revisité*, L'Harmattan, 2007.
- CLÉMENT, Murielle Lucie, *Michel Houellebecq. Sexuellement correct*, Paris, Éd. Emelci, 2011.
- DAVID, Michel, *La Mélancolie de Michel Houellebecq*, Paris, L'Hatmattan, 2011.
- DION, Emmanuel, *La Comédie économique : le monde marchand selon Houellebecq, Le Retour aux sources* éditions, 2011.
- LASCH, Christopher, *La Culture du narcissisme*, Paris, Climats, 2009.
- NOGUEZ, Dominique, *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003.
- PATRICOLA, Jean-François, *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*, Paris, Écriture, 2005.
- SANDNES-LØVSETH, Rita, *Nihilisme de Houellebecq ? Le saut dans le vide. Une étude sur 'Les Particules élémentaires' de Michel Houellebecq*, Oslo, Éditions de l'Université d'Oslo, 2007.
- TOFFLER, Alvin, *The Third Wave*, New York, Bantam Books, 1975.
- VAN WESEMAEL, Sabine, *Houellebecq : le plaisir du texte*, L'Harmattan, 2005.
- VIARD, Bruno, *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Presses universitaires de France, 2013.

Sitographie

<http://fct.u-paris10.fr/rechpubForm.do>

http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/LETTRES/houellebecq/houellebecq.html

<http://www.houellebecq.info/>